*Ami du Clergé* du 2 mars 1950

**Deuxième partie :** # PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Simples notes dominicales.** — **X.** Dimanche de la Passion : Le sang de Jésus nous rachète, 57.
**Conférences de Carême.** — « Le chrétien devant le Christ » : — I. En face du problème du Christ, 58.
**A l'école des Saints.** — S. Joseph (19 mars) : I. Obéissance, silence et grandeur, 60. — II. S. Joseph et la messe, 61.
**Les Sacrements.** — Le Baptême : VII. Bénédiction des fonts baptismaux, 62.
**Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise.** — LXXXV. Les Papes d'Avignon (suite), 63.

### SIMPLES NOTES DOMINICALES

X

**Dimanche de la Passion**

LE SANG DE JÉSUS NOUS RACHÈTE

Mes frères,

Nous entrons dans la dernière période de préparation à la fête de Pâques. A partir de ce dimanche la pensée des souffrances et de la mort de Jésus-Christ devient plus instante, elle s'impose davantage à nos âmes. Nous approchons du centre même de la foi chrétienne, car cette foi n'a d'autre objet que le drame du salut, de l'avenir éternel de nos âmes. Aussi nous allons trouver dans la liturgie les perspectives de ce drame, proposées dans les textes les plus explicites. Nous serons ainsi placés en face de ce que Notre-Seigneur a appelé « *l'unique nécessaire* ».

I. — *L'Epître : Le sacrifice de Jésus*

S. Paul écrit aux Hébreux. Autrefois ils ont eu la Loi de Moïse, les prophètes... Mais le Christ est venu ; les ombres laissent place à la lumière. Il en est de même pour les sacrifices offerts à Dieu. Aujourd'hui, nous avons une victime sans tache, et un Prêtre envoyé de Dieu.

1° « Mes frères, dit S. Paul, le Christ étant venu comme pontife des biens futurs, a traversé un tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a pas été fait de main d'homme, et qui n'appartient pas à la création. »

Les chrétiens n'ont pas à envier aux Juifs ce beau Temple de Jérusalem, qui était l'orgueil de la nation. Si magnifique qu'il fût, il était fait de main d'homme. Mais le Temple ouvert pour nous par Jésus-Christ n'est autre que le ciel, qui est tout autre chose que le plus beau des temples créés !

2° Comment Jésus-Christ nous a-t-il ouvert le ciel ? — Il l'a fait à la fois comme le prescrivait l'ancienne Loi pour l'entrée du Temple, et d'une façon toute différente. En effet, sous la Loi, l'entrée du Temple était interdite à tous ceux qui avaient contracté une impureté légale. Pour purifier de ces impuretés, parfois inaperçues de ceux-là mêmes qui les avaient contractées, la loi de Moïse recourait à des sacrifices sanglants. Aujourd'hui, ces sortes de sacrifices n'évoquent plus rien pour nous. Mais au temps de S. Paul, ils existaient encore et ils se pratiquaient journellement, aussi bien chez les Juifs que chez les païens. C'était un spectacle qui nous ferait horreur. On y égorgeait des animaux, selon des rites traditionnels, on brûlait une partie des chairs ou même, parfois, l'animal en entier. L'air était rempli par l'odeur âcre de la viande brûlée. Le peuple était aspergé, de loin, avec le sang de la victime.

Jésus a mis fin à tout cela, en *s'offrant lui-même.*

Aussi l'apôtre dit-il : « Il est entré, une fois pour toutes, dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs ou des veaux, mais *avec son propre sang,* en obtenant ainsi la *Rédemption éternelle.* »

Telle est donc la vertu du sacrifice de la croix : il met fin aux impuissantes liturgies antérieures, et il possède une valeur inépuisable, une valeur de « rédemption éternelle ».

3° Notre épître insiste sur cette efficacité de la Passion du Christ. Si le sang des victimes animales pouvait, jusqu'à Jésus-Christ, conférer une pureté légale, « la pureté de la chair », à combien plus forte raison, le sang de Jésus-Christ, « qui par l'Esprit-Saint, *s'est offert lui-même,* sans tache à Dieu », purifiera-t-il nos consciences de toutes les œuvres mortes, c.-à-d. de tous les péchés !

Notons bien la clarté de ces paroles de S. Paul : « Jésus s'est offert lui-même, par l'Esprit - Saint ». N'allons pas croire, parce que Jésus a été condamné par les hommes, torturé par les bourreaux, cloué à la croix pour nos crimes, que sa mort n'a pas été une offrande volontaire ! Il s'est offert lui-même. « Personne ne me l'enlève, mais je l'offre moi-même » (Jo., x, 18). Et il s'est offert par l'Esprit-Saint, qui est l'Amour infini. Sa mort a été une mort volontaire, une mort d'amour, une mort de sacrifice rédempteur !

Tout est donc rassemblé ici pour que le sacrifice soit d'une efficacité absolue : la victime est parfaite, c'est Jésus le Fils de Dieu ; et c'est lui-même qui s'offre sous l'influence de l'Amour infini : amour pour son Père et amour pour nous. « *Propter nimiam caritatem qua dilexit nos...* »

4° Par là Jésus est devenu « le médiateur d'un nouveau Testament ». L'A. T., c.-à-d. l'ancien pacte entre Dieu et les hommes, l'ancienne Alliance est périmée. Elle disparaît comme l'ébauche quand elle est remplacée par le tableau définitif.

La Nouvelle Alliance, le N. T., c'est notre foi. C'est par Jésus-Christ seul que l'on peut obtenir cet « héritage éternel », qui est notre raison d'être ici-bas.

II. — *L'Evangile : Jésus veut la gloire de Dieu*

L'Evangile du jour, nous met en présence des origines du drame de la Passion.

S. Jean rapporte une scène qui se passe à Jérusalem, au cours de la fête des Tentes ou des Tabernacles, ainsi appelée parce que les pélerins acourus dans la Ville sainte et même les habitants de la citée sainte couchaient pendant huit jours sous des Tentes, hors de la ville.

1° Jésus reproche aux Juifs leur incrédulité : « Qui de vous, dit-il, me convaincra

de péché ? Si je vous dis la vérité, *pourquoi ne me croyez-vous pas ?* » Et il les accuse de « n'être pas de Dieu », puisqu'ils refusent d'écouter « les paroles de Dieu ».

Reproche grave, mais mérité. Jésus, on le reconnaissait, faisait des miracles et nul ne peut surpasser ainsi les lois de la nature, s'il ne vient de Dieu. Cette argumentation, valable pour tous les hommes, l'était particulièrement pour les Juifs. Aussi, ne pouvant nier ces miracles, essaient-ils de rejeter sur la puissance du démon ce que Jésus faisait au nom de Dieu. Nous connaissons déjà cette atroce calomnie, cause lointaine du drame de la Passion : les Juifs attribuent au démon l'influence de N.-S. « N'avons-nous pas raison de dire, lui crient-ils, que tu es un Samaritain et un possédé ! » *Samaritain*, on savait peut-être qu'il avait converti la Samaritaine et ses compatriotes de Sichem. *Possédé !* C'était la plus atroce des injures pour des Juifs. Et cette injure est adressée à Jésus, le Fils de Dieu, l'exemplaire admirable de toutes les vertus, à Jésus, la sainteté incarnée ! Quelle perversité dans cette insulte !

2° Jésus répond, cependant, avec douceur : « Non, je ne suis pas possédé, car j'honore mon Père, tandis que vous, vous me déshonorez ! » Et il promet la vie éternelle à quiconque croit en lui : « celui-là ne verra jamais la mort ».

3° Les Juifs insistent sur leur accusation. Serait-il donc plus grand qu'Abraham, lui, qui promet la vie éternelle ? Et Jésus de répondre par ce mot d'une résonance infinie : « Avant qu'Abraham fût, *je suis !* »

C'était affirmer hautement sa préexistence éternelle. Les Juifs le comprennent bien ainsi, car ils cherchent aussitôt à le lapider, comme blasphémateur. Mais Jésus leur échappe et sort du Temple, se mettant ainsi hors d'atteinte.

* *

Jésus ne résiste pas aux Juifs, il se dérobe. Mais il a posé la question prodigieuse : « *Qui de vous me convaincra de péché ?* » Personne, évidemment... Cependant il va prendre sur lui tous les péchés du monde : « Celui qui ne connaissait pas le péché, [Dieu] pour nous l'a fait péché... » Substitution divine qui nous mérite le salut, car par la force de la Croix, le péché sera détruit.

Comprenons l'amour infini qui dirige tout, ainsi, dans les démarches de Jésus ; cet amour nous a rachetés jadis, il nous attend et nous appelle aujourd'hui. En cette quinzaine, répondons lui avec générosité : « Seigneur, celui que vous aimez est malade... Mais venez en lui, guérissez le, ressuscitez le avec vous. » Ainsi soit-il !

---

## CONFERENCES DE CAREME

### Le chrétien devant le Christ

### I

### EN FACE DU PROBLÈME DU CHRIST

Année Sainte, Année du grand retour, du grand retour au Christ, envoyé et Fils de Dieu, venu nous instruire et nous aider.

Il nous faut donc revenir à lui. Mais cela demande d'abord certaines dispositions d'âme. L'amour de la vérité a ses exigences.

« Je suis la vérité..., je suis la vie ». « Non ! vraiment jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Aucun autre qui ait cet accent...

L'homme, dans son tourment de vérité et d'immortalité, va donc se mettre tout de suite à son école. Sans doute il a le droit et le devoir de contrôler les titres et de vérifier l'identité de ce Christ qui se dit investi d'une si haute mission... Mais son seul accent ne constitue-t-il pas une présomption en sa faveur pour qu'on l'entende, et s'il fait la preuve irrécusable de l'autorité de sa parole, comment l'âme n'accueillerait-elle pas avec enthousiasme un message qui lui apporte l'apaisement de son inquiétude ?

Il devrait en être ainsi, semble-t-il. Et pourtant la réalité ne répond pas à ces prévisions Des hommes, et le plus grand nombre, continuent à chercher par leurs propres moyens ou à s'en remettre à d'autres guides.

Pourquoi cet illogisme, cette inconséquence cette déraison ?

Voici. Nous nous sommes découvert une âme, une âme qui est un esprit immortel, mais peut-être avons-nous perdu de vue, « la première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde : ...son corps. » L'homme n'est pas seulement une âme, il est composé d'un corps et d'une âme.

Les deux éléments qui le composent ont chacun leurs aspirations différentes. La foi nous enseigne que, par suite du péché originel, ces aspirations sont en lutte perpétuelle. Mais déjà naturellement, par la force des choses, l'homme est un conflit vivant.

Nos plus grands poètes ont exprimé dans des strophes poignantes cette lutte intérieure dont nous sommes les acteurs. Tout le monde connaît le cantique spirituel de Racine :

> Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi.
> L'un veut que plein d'amour pour toi
> Mon cœur te soit toujours fidèle.
> L'autre à tes volontés rebelle
> Me révolte contre ta loi.

Musset avec un accent moins chrétien mais non moins douloureux a écrit à son tour *(Namouna) :*

> L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
> Tant que le monde ira, pas à pas, côte à côte,
> Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
> L'un disant : tu fais mal ! et l'autre : c'est ta faute !
> Ah ! misérable hôtesse et plus misérable hôte !

La vérité a ses exigences. Certaines gênent les goûts, les désirs, les tendances de la chair, du corps, de la matière. Alors ce moi inférieur fait échec à la vérité : *il se refuse à l'accepter*, ou s'il l'accepte, *il se refuse à la suivre* .

#### I. — *Il se refuse à l'accepter*

Nicodème s'est entretenu avec Jésus ; saint Jean ajoute quelques réflexions personnelles qui sont une analyse pénétrante de ce premier phénomène : la peur de la vérité, l'éloignement systématique de la vérité, le refus, par parti-pris, de la vérité.

« La lumière est venue dans le monde, écrit-il, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal, hait la lumière, de peur que ses œuvres ne soient blâmées. *Mais celui qui accomplit la vérité vient à la lumière* de sorte que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu » (Jo., III, 19-21).

S'ils étaient sincères, combien devraient se reconnaître dans cette psychologie évangélique !

Au terme de leurs recherches ou de leur réflexion ils étaient arrivés à l'évidence de la vérité : la lumière luisait pour eux. Mais voilà : ils avaient leur système préconçu ils étaient prisonniers de passions inavouées, ils aimaient leur mal, le mal de leur intelligence ou le mal de leur cœur, dont la lumière de la vérité éclairait d'un jour trop cru l'erreur ou la perversité. Alors pour s'excuser devant leur conscience et devant les autres,ils fermèrent les yeux à la vérité, ils se replongèrent volontairement dans les ténèbres et ils déclarèrent qu'ils ne voyaient pas.

Soit, par exemple, leur attitude en face du grand problème qui va nous occuper, la divinité de Jésus-Christ. Sainte-Beuve remarque (*Port-Royal*, t. I, Applic. v) que tous les esprits hostiles à la divinité du Christ, sont d'ordinaire peu recommandables sous le rapport et l'humilité ou de la continence. Le bon sens a exprimé ce déni de justice fait à la vérité qui gêne : Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Et ne croyez pas que l'homme en prenne ainsi à son aise seulement avec les vérités de la religion et de la morale. On n'a pas exagéré quand on a écrit qu'il nierait les vérités mathématiques elles-mêmes, s'il y avait intérêt.

En un mot, reconnaître la vérité, surtout la vérité à répercussion morale, surtout la vérité qui nous vient d'un autre, ce n'est pas seulement affaire d'intelligence, mais aussi affaire de volonté : les plus fortes raisons et les plus beaux raisonnements sont impuissants à convaincre, si la volonté se raidit contre l'évidence.

### II. — *Il se refuse à la suivre*

« Faire la vérité », c'est le mot qu'emploie S. Jean après Notre-Seigneur. « Celui qui fait la vérité vient à la lumière. » Mot plein de sens. Car la vérité commande à l'homme, elle exige qu'il s'aligne sur elle, elle se venge de toutes les atteintes qu'on lui porte : l'homme qui se jouerait des lois de la pesanteur s'écraserait sur le sol.

Et pourtant telle est bien la tendance de notre volonté : se soustraire à ce qui est son devoir. Si notre raison est incapable pratiquement de connaître par elle-même l'ensemble des vérités essentielles de sa destinée, notre volonté est pareillement incapable pratiquement d'accomplir par elle-même l'ensemble des devoirs essentiels de sa destinée. Notre volonté se révèle moins en forme, plus mal équipée, plus difficilement entraînable pour l'action que pour la vérité ; la foi subsiste encore quand on agit mal.

La foi explique cette déficience, et cette infirmité. Mais pour l'instant nous n'avons pas besoin de cette explication. Il nous suffit de la constater. Qui d'entre nous ne se reconnaît dans cette confession célèbre du poète Ovide : « Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal » (*Métamorphoses*, t. VII, 19) ; ou dans celle aussi douloureuse de S. Paul (Rom., VII, 19-25) :

« ...Je ne sais pas ce que je fais, je ne fais pas ce que je veux, et je hais ce que je fais... Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas... Quand je veux faire le bien, le mal est près de moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu, selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Voilà bien, n'est-ce pas, l'histoire de toutes nos fautes commises de propos délibéré. Nous avons vu ce qui dans la circonstance était le bien, le devoir, la vertu et, en théorie, notre volonté le voulait. Pourtant, sous la poussée de la passion, en pratique, cette même volonté a repoussé ce bien qu'elle voulait et elle a fait le mal qu'elle ne voulait pas.

Or, s'abandonner sans réagir à cette tendance défectueuse, prendre son parti de toutes les défaites morales, se laisser vivre délibérément à rebours du devoir ce n'est pas une disposition à accueillir la vérité; c'est une préparation à lui préférer l'erreur. Si l'on ne vit pas comme l'on pense, tôt ou tard on finit par penser comme l'on vit. « Il est impossible d'acquérir la rectitude d'esprit, si l'on ne s'efforce en même temps d'acquérir la rectitude de vie ! » (*Vie héroïque de Jean Duplessis*, 1924, p. 144-145).

* *

Nous avons soif de vérité et d'immortalité. Nous nous savons incapables d'atteindre par nous-mêmes l'une et l'autre. Mais une voix nous attire : « Je suis la vérité,... je suis la vie. »

Ce serait en vain que nous nous mettrions en marche vers lui, si nous n'étions disposés à l'écouter et à le suivre. De bonnes dispositions d'esprit ne suffisent pas ; il y faut aussi de bonnes dispositions de volonté. « Il faut aller à la vérité, disait déjà Platon, de toute son âme ». De toute son âme, c'est-à-dire avec son intelligence, mais encore avec sa volonté, avec sa raison mais encore avec son cœur.

Au début de ce Carême, au moment de remettre en face de ce fait du Christ qui commande toute l'histoire et d'abord notre propre histoire, établissons-nous dans ces dispositions.

Toutes les démonstrations les plus serrées seraient vaines, si nous n'avions la volonté d'en accepter les conclusions rigoureuses quelles qu'elles soient.

## A L'ECOLE DES SAINTS

### Saint Joseph
(19 mars)

I

OBÉISSANCE, SILENCE ET GRANDEUR

Mes frères,

Une femme entendant Jésus au cours de ses prédications, proclamait bienheureuse celle qui l'avait porté dans son sein. Et Notre-Seigneur répondait : « Plus digne de louange est celui qui écoute la parole de Dieu et qui l'observe ». Il l'est d'autant plus qu'il l'observe d'une manière plus parfaite. — Or, après la T. S. Vierge, qui a été plus parfaitement soumis à la volonté divine que S. Joseph ?

I

1. Ce qui ressort le plus en S. Joseph, c'est son incomparable simplicité dans l'observation du bon vouloir de Dieu, dans l'abandon à la Providence. Jugez-en. Un édit de César prescrit le dénombrement de l'empire ; cela l'oblige à se rendre à Bethléem, il s'y rend. Dieu lui fait dire d'aller en Egypte, il y va, on lui dit d'y rester jusqu'à nouvel ordre, il y reste ; de revenir en Judée, il y revient ; de se fixer en Galilée, il s'y fixe. En toutes ces circonstances, il ne s'étonne, ni ne se plaint ; son âme sereine n'est pas effleurée par la plus légère impression de contrariété. Il seconde ainsi tous les desseins de Dieu, sans la moindre explication, quelques soient les difficultés et impossibilités apparentes.

Et remarquez la manière dont les avertissements lui sont donnés : c'est toujours pendant son sommeil que Dieu les lui envoie. Pas de communication verbale, directe du Seigneur lui-même ou d'un ange. Il n'en exige pas. Ce lui est assez qu'à un signe certain il ne s'abuse pas sur l'origine de l'avertissement et ne prenne pas un rêve, jeu de l'imagination, pour l'expression de la volonté divine. Dieu veut se servir de ce moyen ; il y acquiesce de tout cœur. Vit-on jamais une plus grande simplicité En toutes ces circonstances, il fait sienne la future formule de Jésus : « Ainsi soit-il, mon Père ; tel est votre bon plaisir, tel est le mien. »

2. Notez encore les autres particularités de la vie du saint patriarche. L'Evangile ne rapporte aucune parole de lui. Bien qu'il soit nommé le premier, là où on le voit paraître, par les évangélistes et par Marie elle-même, ce n'est jamais lui qui parle, Marie lui prête pour ainsi dire sa voix : « Votre père et moi nous vous cherchions avec douleur. » Il se tient d'ailleurs et on le voit au second plan, comme quelqu'un qui a conscience de n'avoir qu'un rôle de moindre importance. — Il quitte ce monde sans qu'on sache ni quand ni comment. On se dit, d'après un mot de l'Evangile, qu'il était charpentier et qu'il soutenait Jésus et Marie du fruit de son travail. Il est fait mention de sa personne une dernière fois lorsque Jésus demeure puis est retrouvé dans le Temple. Ensuite, il n'est plus question de lui.

Comment n'être pas frappé du caractère de cet homme éminemment simple, silencieux, obscur ? C'est moins qu'une figure, c'est une ombre. Et cette ombre, il nous paraît qu'elle est admirablement appropriée à sa fonction, qui était de cacher le Fils de Dieu et en quelque sorte de « l'absentifier ». Dans un tableau, l'ombre fait ressortir les personnages et les objets. Ici, au contraire, il faut une ombre pour en tempérer le trop grand éclat, de peur qu'il n'illumine trop clairement les yeux des spectateurs ;et Joseph a une telle vertu qu'à lui seul il les dissimule jusqu'au jour où il plaira à Dieu de les manifester.

La T. S. Vierge, en effet, est cachée à l'ombre de S. Joseph : sa virginité, sa maternité divines sont enveloppées du voile de son union légale avec lui. Le Saint-Esprit est pareillement caché sous cette même ombre : « Ce qui est né de Marie, dit l'Evangile, est son ouvrage » ; c'est là son chef-d'œuvre, que l'humble épouse de Marie laisse ignorer. Le chef-d'œuvre lui-même, l'Homme-Dieu est enseveli dans cette ignorance jusqu'à passer pour le simple « fils du charpentier ». Enfin, Dieu le Père est tellement dérobé par saint Joseph, qu'il devra revenir revendiquer lui-même Jésus comme son Fils au jour de son baptême : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. »

Tandis que les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, ont eu pour mission de prêcher Jésus-Christ à toute créature par leurs actes, par leurs vertus, sinon par leurs paroles, et de porter son nom jusqu'aux extrémités de la terre, Joseph a été prédestiné pour tenir lieu d'écran à la gloire du Dieu fait homme jusqu'au jour de sa manifestation.

II

Tel est le rôle unique du chef de la Ste Famille. Rôle obscur, mais d'autant plus sublime. Si c'est un plus grand prodige de voir la gloire de Dieu anéantie que de la voir éclatante, sa toute-puissance et sa sagesse se sont révélées plus merveilleuses, pour ainsi dire en Joseph, pour s'en être servi comme d'un voile, que dans tous les autres saints employés à le faire connaître et exalter. Comme ces nuages, dont le soleil n'éclaire que la partie dérobée à notre vue, et qui sont d'autant plus lumineux du côté du ciel qu'ils sont plus opaques de notre côté, la gloire de Joseph brille aux yeux de Dieu et des anges en raison inverse de son obscurité aux regards de la terre.

L'Eglise le sait aussi bien. De ce modeste, à la manière de Dieu, elle a fait un saint de choix, parce qu'il a été le plus effacé de tous, et par cela même, au sens chrétien, le plus illustre, le plus digne de tous les honneurs. C'est sous le patronage de cet humble qu'elle s'est placée comme sous l'égide de celui qui jouit au ciel du plus grand crédit. C'est cet artisan qu'elle propose comme Pa-

tron et comme Modèle à tous les âges et à toutes les conditions : l'enfance, l'âge mur, la vieillesse, les vierges, les époux, les familles, les âmes contemplatives, celles qui s'exercent à la vie active, les pauvres, les ouvriers, les affligés, les mourants. Quelle clientèle que celle-là !

Quel profit il y aurait pour nos contemporains à contempler longuement l'admirable figuer de S. Joseph ! Tous nous avons des devoirs d'état, des devoirs professionnels. A nous de les remplir avec la soumission et la parfaite conscience du saint artisan. Combien la vie serait plus facile, plus belle, plus agréable, mieux pourvue de toutes les choses nécessaires et utiles, si chacun, dans sa profession, se laissait guider par une conscience droite, éclairée et courageuse comme la sienne ; si chacun savait se tenir dans sa sphère, accepter la condition où Dieu l'a placé, accomplir son labeur sans ennui et sans plainte ; restreindre et régler ses besoins, ses goûts, ses aspirations. S. Joseph nous apprend, par l'exemple de toute sa vie, que la dignité de la personne humaine,sa grandeur même est compatible avec la médiocrité du rang social ; que la vraie noblesse se concilie avec le labeur austère ; que le bonheur ne consiste ni dans l'élévation, ni dans la richesse, ni dans la jouissance, ni dans le luxe, mais dans l'accomplissement du devoir, dans la paix de l'âme et dans l'espérance des récompenses éternelles.

* *

Comme il est à souhaiter que notre peuple de France se mette à cette grande école, apprenne ces salutaires leçons, recueille ces exemples ! Il trouverait dans la vertu du saint artisan de Nazareth le secret de son bonheur et du relèvement national. Ainsi soit-il.

---

## II

### SAINT JOSEPH ET LA MESSE

Mes frères,

La spiritualité actuelle, les exhortations de nos chefs religieux attirent l'attention des fidèles, plus que jamais, sur la sainte messe. Cela se conçoit : le monde sera sauvé lorsque les hommes se décideront à pratiquer les vertus chrétiennes ; il n'y a pas de salut possible en dehors de là. Les catholiques ont, de ce fait, un grand rôle à jouer ; mais il faudrait qu'ils soient eux-mêmes vraiment chrétiens. Ils le seraient,cela ne souffre pas discussion, s'ils comprenaient et donc s'ils vivaient leur messe. Ils prendraient, en effet, conscience ainsi de leur dignité et de leurs devoirs. Au contact, souvent renouvelé, de Notre-Seigneur immolé pour eux sur l'autel, comme il le fut sur le Calvaire, ils puiseraient le courage et la persévérance nécessaires, pour faire face aux difficultés matérielles et morales de l'existence.

Mais vous entretenir de ce sujet à propos de S. Joseph, n'est-ce pas, de ma part, une espèce de gageure ?

* *

Qu'est-ce que la Messe ? On peut, ce me semble, tout ramener à cette proposition : « C'est le Christ, Prêtre et Victime, qui continue de s'offrir pour les hommes, et qui se donne aux hommes en nourriture.

Quand il s'agit de la T. S. Vierge, on peut légitimement avancer qu'elle a contribué, d'une façon très étroite, au Sacrifice, puisqu'elle a formé de sa chair et de son sang la divine Victime du Calvaire et de l'autel ; et puisque, au pied de la croix, elle l'a offerte elle-même à Dieu. Si bien que certains ont cru pouvoir l'appeler la Vierge-Prêtre.

Mais quand il s'agit de S. Joseph ?... Lui, il n'a rien donné de sa substance au Verbe incarné... Lui, il n'était plus là quand Jésus commença sa vie publique, à plus forte raison quand il institua la Ste Eucharistie et mourut sur la croix ! Alors que vient-il faire ici, à propos de la Messe ?

Je réponds :

C'est vrai, S. Joseph n'a rien communiqué de sa substance au Fils de Dieu fait homme. C'est vrai, il ne lui a donné ni ce corps qui, pour nous, devait être livré au bourreau et reposer ensuite, chaque matin, pendant les siècles, sur la patène ; ni ce sang qui, pour nous, serait répandu sur le Golgotha, et, ensuite, contenu dans tous les calices de la terre. Mais il a quand même préparé la Victime sacrée. Son rôle ici, moins important certes que celui de Marie, est très grand, immense, unique. Il ne nous a pas donné la Victime rédemptrice du Calvaire, mais il nous l'a conservée, quand il l'a abritée dans la grotte de Bethléem, quand il l'a protégée, en l'emmenant en Egypte, contre la fureur d'Hérode, quand il l'a gardée chez lui, dans son atelier de Nazareth.

Il ne s'est pas contenté de nous la conserver : il lui a servi de père ici-bas, c'est-à-dire qu'après Dieu, il lui a procuré l'accroissement : car il l'a nourrie, par son travail et ses sueurs.

Et remarquez que S. Joseph savait ce qu'il faisait : il savait bien qu'il nourrissait le Rédempteur du monde. A supposer qu'il n'en ait pas été averti auparavant, il était là, au Temple, le jour de la Purification et il a entendu la terrible prophétie du vieillard Siméon. Il ne pouvait pas ignorer que ce Fils tendrement aimé serait un « signe de contradiction » et que, à cause de lui, « un glaive de douleur transpercerait le cœur de Marie ». Il a donc eu pleine conscience d'élever l'Agneau de Dieu qui sauverait le monde.

* *

S'il ne lui fut pas donné, comme à Marie de pouvoir, après l'Ascension, assister à la messe des apôtres et communier de leurs mains, croyez-vous qu'il n'a pas entrevu le sacrifice de nos autels ? D'abord, il connaissait les prophéties, et l'une d'elles avait annoncé « cette oblation pure » universelle.

Alors, parce qu'il entrevoyait, d'une manière plus ou moins confuse, le grand sacrifice rédempteur, Joseph s'y préparait ; car il

ne pouvait laisser Jésus l'accomplir seul, pas plus que la Vierge. Il s'y préparait en se faisant, autant qu'il se pouvait, le coopérateur du Sauveur, qui, déjà, s'offrait sous son toit. Il ne sera pas, lui, au pied de la croix comme Marie ; mais il était près de Jésus, dans sa maison, où le sacrifice commençait. Voilà pourquoi il acceptait comme des grâces de choix, comme un honneur insigne, ses sacrifices à lui, qui l'unissaient, par avance, au Sacrifice du Messie rédempteur annoncé par les prophètes, Isaïe en particulier et qui ne lui étaient pas épargnés !...

S. Joseph, nous le savons, fut un modèle d'obéissance à Dieu. Pour recevoir Marie dans sa maison, pour venir avec la Vierge à Bethléem, pour s'exiler en Egypte, revenir à Nazareth, toujours il se laisse conduire par la Providence ou suit docilement les indications divines. Quel exemple, et quelle leçon pour Jésus qui devait être toujours « aux affaires de son Père » ! — Le sacrifice de la Croix et, par suite, la Sainte Messe, sont le fruit de l'obéissance du Fils de Dieu : « Mon Père, me voici pour faire votre volonté... » ; — « le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, à la mort de la Croix » ; — « comme par la désobéissance d'un seul homme (Adam), les autres ont été faits pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul (Jésus-Christ), les autres seront faits justes... » Pouvons-nous choisir modèle plus parfait, intercesseur plus puissant pour nous unir aux « sentiments du Christ-Jésus », que celui qui fut son éducateur, Joseph le « très obéissant », qui ne voulut jamais que la volonté de Dieu ?

* *

Pouvons-nous tirer de ces quelques réflexions une conclusion pratique ? Oui : Vous comprendrez de mieux en mieux la Messe. Vous vous y intéresserez ; vous en vivrez de plus en plus, si, comme S. Joseph, vous demeurez avec Jésus, si vous le faites grandir en vous, si vous vous efforcez, grâce à vos sacrifices personnels d'être dignes, non seulement d'assister au saint Sacrifice, non seulement d'y prier, mais d'y prendre une part active, *votre* part, en l'offrant avec Jésus-Prêtre et en vous offrant vous-mêmes avec Jésus-Victime. Ainsi soit-il.

## LES SACREMENTS

### VII

### BÉNÉDICTION DES FONTS BAPTISMAUX

Mes frères,

J'espère vous avoir montré dans notre dernière causerie que, dès son début, la liturgie de la nuit pascale — anticipée de nos jours au matin du Samedi Saint — est orientée vers la régénération baptismale : le chant de l'*Exultet*, les prophéties baptismales, les oraisons de l'évêque, tout converge vers l'administration solennelle du Baptême.

* *

Continuons à décrire les rites de cette grande nuit. Après la dernière prophétie, une procession s'organise pour se rendre au Baptistère : elle comprend les élus, leurs parrains et marraines, le clergé et l'évêque revêtu alors d'un vêtement blanc pour accomplir la cérémonie baptismale.

Quand le cortège s'ébranle la schola entonne le psaume XLI « *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum* ». Ce beau texte dans lequel, plusieurs centaines d'années avant l'ère chrétienne, un israélite exilé loin de Jérusalem, au milieu d'un peuple infidèle, exhale son regret et son désir, au souvenir des jours de fête où il montait au Temple, l'Eglise catholique a une prédilection pour lui. Elle en fait réciter une strophe au pied de l'autel, par les prêtres comme préparation à la messe : c'est le « *Judica me* » que vous connaissez bien. Et maintenant voici que, très opportunément, la liturgie pascale emprunte sa 1re strophe comme chant de descente au baptistère. Ne sont-elles pas, en effet, de circonstance, ces paroles d'ardent désir pour descendre vers les sources d'eau vive ?

Un vestibule qui s'ouvre du côté de la Basilique nous a fait pénétrer dans l'édifice conçu par Constantin, achevé par le pape Sixte III. Sa superficie nous frappe immédiatement : plus de 40 mètres dans sa plus grande longueur. Tout autour des chapelles annexes dont nous parlerons plus tard. Le Baptistère proprement dit est une vaste salle octogonale. Au milieu, affectant la même forme, un bassin est creusé que borde une margelle de basalte vert. Au centre du bassin, un candélabre de porphyre porte une vasque d'or. Aux angles huit colonnes de porphyre soutiennent au-dessus des fonts une coupole de bronze. Entre les colonnes, des cerfs d'argent qui enverront les eaux dans le bassin, lors des baptêmes. Sur les bords de l'escalier qui donne accès dans le bassin se dressent, grandeur naturelle, un Christ et un S. Jean-Baptiste, d'argent eux aussi. Le Baptiste déroule une banderolle où l'on peut lire les mots, bien de circonstance en un tel lieu : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* ». Ces mots expliquent à leur tour la présence d'un agneau d'argent sous les pieds duquel une source jaillira également. C'est le fameux aqueduc de l'empereur Claude dont les arches barrent encore aujourd'hui de leur ligne imposante l'horizon de la campagne romaine qui alimente le Latran, grâce à une dérivation imaginée par le pape Hadrien. Quelle leçon de confiance pour nous ! Ce gigantesque travail entrepris par les empereurs païens et persécuteurs des chrétiens conduisit jusqu'à la fontaine sacrée du Latran les eaux où les successeurs de Pierre devaient baptiser la Rome antique !

* *

Nous voici donc dans ce baptistère grandiose avec le cortège des élus. Les murs, en cette nuit solennelle, disparaissent sous les tentures blanches. Déjà les eaux remplissent

la source sacrée, mais comme le trop-plein s'écoule par une canalisation souterraine, des cerfs et de l'agneau jaillissent un flot ininterrompu de véritables eaux vives où les catéchumènes renaîtront à la vie divine. Du milieu des eaux émerge le candélabre de porphyre dans la vasque d'or duquel 100 livres de baume se consumeront pendant cette nuit. Une mèche d'amiante y plonge qui répand une lumière parfaite : des reflets se jouent dans la source mouvante.

La troupe des élus avec leurs parrains et marraines entourent la fontaine baptismale. L'évêque dit : « *Oremus :* Prions ». Puis il prononce une oraison qui se développe en préface d'action de grâces. Cette préface célèbre de la bénédiction des fonts, vous l'entendez encore de nos jours dans nos églises, le Samedi Saint. Après l'action de grâces, elle évoque la première page de la Genèse et l'esprit de Dieu porté sur les eaux, dès les origines, pour leur donner le pouvoir de sanctifier. Elle célèbre le pouvoir efficace que possède l'Esprit pour féconder l'eau baptismale ; elle bénit cette eau au nom du Père qui la créa, au nom du Fils qui accomplit par elle tant de merveilles.

Enfin, elle appelle sur ces eaux la puissance de l'Esprit.

Il faudrait tout lire ; vous le ferez dans vos missels.

* *

Au IV^e siècle, pour symboliser l'action de l'Esprit-Saint, les paroles de cette solennelle bénédiction suffisaient. Mais plus tard, on voulut concrétiser le symbole par des rites visibles. D'abord, par le *rite de l'insufflation.* A partir du VII^e siècle, après le passage : « O Dieu, ces simples eaux, bénis-les de ta bouche ; qu'ainsi, outre le pouvoir naturel qu'elles ont de laver les corps, elles deviennent efficaces pour purifier les âmes », le Pontife souffle trois fois sur l'eau, symbole de l'Esprit (*spiritus* = souffle) qui pénètre pour la féconder dans la source baptismale.

Les Eglises des Gaules, bientôt imitées par Rome, exprimèrent plus tard le même symbole par un autre rite. On avait l'habitude pour couronner l'initiation chrétienne, d'oindre le front des nouveaux baptisés avec le saint chrême consacré par l'évêque le Jeudi Saint. En même temps, l'évêque appelait sur eux l'effusion de l'Esprit. Tout naturellement on en vint à considérer que la puissance de l'Esprit s'incarnait, si l'on peut dire, dans le chrême. Si donc l'on voulait, dans la bénédiction des eaux baptismales, symboliser par un rite expressif l'union, le mariage de l'Esprit et de l'eau, quoi de plus indiqué que de mêler le chrême aux eaux de la piscine. Bien vite, ce nouveau rite se superposa à celui de l'insufflation.

Une autre cérémonie allait bientôt s'introduire dans cette bénédiction des eaux baptismales : l'*immersion du cierge pascal* dans l'eau du Baptistère. Le cierge pascal, c'est la figure du Christ, lumière du monde. C'est pourquoi il prend la tête de la procession vers la fontaine sacrée. La Préface de la bénédiction des eaux évoquait déjà le Baptême de Jésus dans le Jourdain. Et trois fois le cierge pascal sera plongé dans la piscine pour bien marquer, une fois de plus, que le Christ a sanctifié cette eau.

---

## BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

### LXXXV

LES PAPES D'AVIGNON *(suite)*

Le grand Maître de l'Ordre des Templiers, Jacques de Molay, après une procédure inique, fut brûlé vif en mars 1314, par ordre du roi de France, Philippe le Bel, avec l'assentiment, plus ou moins avoué, du pape Clément V. Ce grand Maître, nous l'avons dit, avait cité, pour l'année même, le pape et le roi devant le tribunal de Dieu. Citation qui parut ratifiée par Dieu lui-même, puisque Clément V mourait le 22 avril 1314, et Philippe le Bel le 29 novembre 1314, quelques mois après l'exécution de Jacques de Molay.

* *

Parmi les griefs portés contre Clément V, il en est un qui doit retenir notre attention. Il fut accusé surtout de népotisme. En effet, cinq membres de sa famille furent créés cardinaux. Des laïcs, de ses proches ou de ses amis, reçurent de lui des charges importantes dans les Etats de l'Eglise. C'était un peu la « République des camarades ».

Ses derniers jours furent attristés non seulement par cette lutte contre les Templiers et par l'exécution du Grand Maître, mais encore par cette fameuse lutte entre les Guelfes et les Gibelins qui se poursuivait en Italie et en Allemagne sans relâche, avec une ardeur toujours croissante. L'empire était vacant. Le pape avait nommé un « Vicaire d'Empire ». Il était soutenu par Philippe le Bel qui encourageait Clément V à maintenir contre les prétentions impériales, les prérogatives de la papauté.

Dante (1265-1311) avait mis son génie au service du parti Gibelin, *d'autonomie nationale et d'opposition à la Papauté.* Il venait de s'en faire le prophète éloquent, non seulement dans la *Divine Comédie,* mais surtout dans son fameux traité *De la Monarchie.* Cette campagne du grand poète florentin assombrit encore les derniers jours de Clément V.

A sa mort, le Sacré-Collège comprenait 23 cardinaux seulement, dont 8 italiens et 15 français ou gascons. Les italiens voulaient un pape, résolu à résider à Rome ; les autres, au contraire, voulaient la papauté au deçà des monts, donc son maintien à Avignon. Ils délibéraient à Carpentras, lorsque deux neveux de Clément V arrivèrent avec des gens